

THÉO SAINT

L'INVISIBLE

roman

ISBN 9789403835440

© Théo Saint, 2026

Tous droits réservés.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La maison se tenait sur le flanc de la montagne, à l'écart du village, dans une clairière que la forêt avait laissée pour elle. Les murs en étaient de pierre grise, le toit d'ardoises noires, les volets de bois fendu par les hivers. Personne n'y était venu depuis longtemps, sinon la mère et l'enfant. La porte donnait à l'est, sur les sapins. Derrière, un sentier descendait par les fougères jusqu'à la route qui menait au village. Plus haut, la forêt continuait sans fin, jusqu'aux crêtes que l'on ne voyait pas par temps de brume.

La mère ne sortait presque plus. Elle restait dans la grande pièce du bas, près du poêle qu'elle laissait s'éteindre certains jours. Elle avait des manies que l'enfant connaissait sans les nommer. Elle parlait à un homme qui n'était pas là. Elle posait une assiette pour lui à table, parfois, et la retirait avant le repas. Elle relisait toujours le même livre, un volume relié de cuir noir où il y avait des poèmes en allemand, et quand elle lisait elle balançait son corps lentement, sans s'en rendre compte, d'avant en arrière. L'enfant la regardait depuis l'escalier ou depuis le seuil, et elle ne disait rien.

Il y avait des objets dans la maison qui n'avaient pas été à la mère ni à l'enfant. Une malle dans la chambre du haut, fermée par une serrure que la mère n'ouvrait que rarement. Des cartes anciennes pliées dans un tiroir. Une boîte de tabac vide. Un rasoir avec un manche d'os. Une montre arrêtée. Ces choses étaient celles d'un homme dont la mère parlait quelquefois, en tournant la tête vers la pièce vide, et que l'enfant ne se rappelait pas avoir connu autrement que par ces traces. C'était son père. Il était mort quand l'enfant n'avait pas encore l'âge de retenir un visage.

La mère lui avait dit qu'il avait été soldat, et qu'il était mort de l'autre côté de la montagne, dans une ville dont elle ne disait pas le nom. Elle lui avait dit aussi qu'ils étaient venus ici à cause de cela, parce qu'il fallait rester quelque part, et que cette maison s'était trouvée libre pour eux. L'enfant

n'avait pas demandé pourquoi cette maison-là, ni pourquoi cette montagne, ni pourquoi ce silence. Elle avait pris ce qui lui était donné comme on prend ce qui tombe.

Il y avait dans la cuisine une fenêtre qui donnait sur la cour. La cour était un carré de terre battue, fermé sur trois côtés par les murs de la maison et de la grange, et sur le quatrième par un muret de pierres sèches au-dessus duquel on voyait les arbres. Au milieu de la cour, un puits avec une margelle ronde et une chaîne rouillée. La mère ne tirait plus l'eau. C'était l'enfant qui descendait le seau et qui le remontait, et qui portait l'eau dans la cuisine. Elle avait commencé très jeune, plus jeune que ce qu'on demanderait normalement à un enfant, mais la mère ne mesurait plus ces choses-là.

L'hiver, la neige tombait pendant des semaines. Elle effaçait le sentier, recouvrait le toit de la grange, blanchissait les troncs des sapins jusqu'à mi-hauteur. La maison devenait une île dans une mer blanche. La mère restait près du poêle, enroulée dans une couverture, et l'enfant cassait du bois dans la cour pour qu'il y eût toujours de quoi brûler. Le froid entraît par les fentes des volets. La nuit, la maison craquait. L'enfant écoutait depuis son lit les craquements du bois et le vent dans les sapins, et parfois elle entendait sa mère qui parlait toute seule en bas, et elle ne descendait pas.

Au printemps, les sapins s'égouttaient pendant des jours. La cour redevenait de la boue. La mère sortait quelquefois sur le pas de la porte et regardait le ciel, et elle restait là sans rien dire, et puis elle rentrait. L'enfant allait chercher les premières herbes dans le pré derrière la grange. Elle ramenait des feuilles d'oseille, des pissenlits, du cresson près du ruisseau. La mère mangeait peu. L'enfant mangeait ce qui restait.

L'été, les jours étaient longs. La forêt sentait la résine. Les insectes revenaient. L'enfant passait des heures dehors, à regarder ce qu'elle voyait. Elle avait appris très tôt à regarder. Une fourmi qui portait une miette plus grande qu'elle. Une

araignée qui mangeait sa proie sur la toile. Un lézard immobile sur une pierre chaude. Un corbeau qui passait deux fois dans le même sens au-dessus du même point. Elle regardait ces choses comme on lit, en y cherchant ce qu'elles avaient à donner. Elle ne posait pas de questions. Elle voyait. L'automne, la mère devenait plus silencieuse encore. Les premiers froids la ramenaient au poêle, à son livre, à ses balancements. Les feuilles tombaient sur la cour. L'enfant les ramassait pour les brûler, parce que la mère disait qu'il ne fallait pas les laisser pourrir contre les murs. C'était l'une des rares choses que la mère disait dans une journée. Le reste du temps, elle se taisait, ou elle parlait au mort.

L'enfant n'avait pas de prénom qu'elle entendît souvent. Sa mère l'appelait quelquefois petite, quelquefois rien. Au village, on l'appelait comme on voulait. Elle répondait à ce qu'on lui disait, sans y attacher d'importance. Elle savait que les noms qu'on lui donnait n'étaient pas les siens, et qu'elle n'en avait peut-être pas, et que cela aussi était une chose qu'on prend comme on peut.

Elle avait dix ans quand commencèrent les choses qu'elle se rappellerait après. Avant, il y avait eu des années qui se ressemblaient et que rien ne distinguait, sinon les saisons. Mais à dix ans, ou à peu près, l'enfant commença à voir des choses qu'elle ne voyait pas auparavant. Elle commença à comprendre les langues qu'elle entendait sans savoir qu'elle les comprenait. Elle commença à percevoir les hommes et les femmes du village comme on perçoit le temps qu'il fait, par ce qu'ils annonçaient et ce qu'ils cachaient. Elle commença à devenir ce qu'elle deviendrait. Elle n'avait pas de mot pour cela. Personne n'aurait su lui en donner. Mais la chose se faisait.

Et c'est de cette époque qu'il faut parler maintenant.

Le village était à trois kilomètres par le sentier. On y descendait pour le pain, pour le sel, pour ce qu'il fallait

acheter quand l'argent qu'avait laissé le père venait à manquer, ce qui arrivait par périodes que la mère ne prévoyait pas. Il y avait là une rue pavée qui montait, une fontaine de pierre devant l'église, une auberge, deux ou trois boutiques, des maisons aux volets clos une partie de l'année. Les gens étaient peu nombreux. La guerre avait pris ce qu'elle avait pu, et ce qu'elle n'avait pas pris s'en était allé d'une autre manière, vers les villes ou vers le silence.

L'enfant descendait au village avec un panier sous le bras. La mère ne descendait plus. Les gens du village savaient qui elle était, ou plutôt ils savaient qu'elle était la fille de la femme qui vivait seule dans la maison sur le flanc de la montagne, et cela suffisait à ce qu'on la regardât d'une certaine façon, sans hostilité ni amitié, comme on regarde quelque chose dont on a fini de parler. La boulangère lui donnait son pain et son change sans poser de questions. L'épicier faisait de même. Le curé, quand elle passait devant l'église, levait quelquefois la main vers elle, et quelquefois ne la levait pas.

Elle entendait les conversations des hommes devant l'auberge, qui s'arrêtaient quand elle passait et reprenaient quand elle s'éloignait, et qui ne s'arrêtaient pas toujours. Elle entendait les femmes à la fontaine, qui parlaient de leurs maris ou de ceux qu'elles n'avaient plus, et qui parlaient aussi des choses que les femmes des villages se disent depuis qu'il y a des villages et qu'il y a des femmes. L'enfant ne disait rien. Elle prenait son pain, son sel, et elle remontait par le sentier, et elle pensait à ce qu'elle avait entendu sans encore savoir qu'elle y pensait.

Il y avait dans le village des familles de paysans qui vivaient sur les pentes, des familles d'artisans qui vivaient dans la rue principale, et quelques familles que l'on disait venues du nord ou de l'est, et qui s'étaient installées là pendant la guerre ou peu après. Parmi celles-ci, il y en avait une qui habitait la dernière maison avant la forêt, sur le chemin qui montait vers

la montagne. Le père était bûcheron. La mère ne sortait pas beaucoup non plus. Ils avaient un fils.

Le fils était un peu plus âgé que l'enfant, deux ou trois années peut-être, on ne savait pas avec certitude. Il aidait son père à fendre le bois dans la cour. L'enfant le voyait quand elle passait sur le chemin pour rentrer chez elle. Il fendait les bûches avec une hache lourde pour son âge, et le bois s'ouvrait sous le coup avec un bruit sec qu'on entendait depuis le bas du sentier. Il portait une chemise rouge, ou ce qui en restait, parce que les chemises ne sont rouges qu'un temps. Il avait des cheveux clairs et il ne disait rien aux gens qui passaient.

L'enfant ne le regardait pas en passant. Elle gardait les yeux sur le chemin. Mais elle savait qu'il était là, et elle savait qu'il levait quelquefois la tête de son travail pour la regarder, parce qu'elle avait appris à savoir ces choses sans avoir à les vérifier. Elle ne s'arrêtait pas. Elle continuait de monter, et le bruit de la hache reprenait derrière elle au bout de quelques pas.

La mère, un jour, prononça son prénom. Elles étaient à table, ou plutôt l'enfant était à table et la mère se tenait debout près de la fenêtre, comme cela lui arrivait depuis quelque temps. Elle dit le prénom sans regarder personne, comme on dit un mot qui surgit sans qu'on l'ait appelé. Christian. Elle dit aussi: il a un visage de saint. L'enfant ne répondit rien. Elle savait de qui parlait sa mère, parce qu'elle l'avait compris au moment où le mot était dit, et peut-être avant, et la mère ne dit plus rien ce jour-là.

L'enfant pensa à ce mot après. Visage de saint. Elle ne savait pas exactement ce que sa mère avait voulu dire. Elle connaissait des images de saints, dans le livre de l'église qu'elle avait feuilleté quelquefois en attendant la messe à laquelle sa mère ne l'envoyait pas, et elle se rappelait les visages tracés au pinceau, doux et fermes, qui regardaient

sans regarder. Elle rapprocha ces visages de celui du garçon qui fendait le bois, et elle vit qu'il y avait une ressemblance, et elle ne sut pas quoi faire de cette ressemblance, et elle la garda pour elle.

Quelques jours plus tard, elle ouvrit la malle de son père. La mère dormait dans la pièce du bas, ce qui lui arrivait l'après-midi maintenant. La clef de la malle était dans le tiroir de la commode, sous des linges. L'enfant la prit. Elle monta. Elle ouvrit. Elle trouva des vêtements pliés, un uniforme qu'elle n'osa pas toucher, des papiers liés par une ficelle, une boîte plate en métal, et au fond, glissée entre les pages d'un livre, une image religieuse imprimée sur du papier épais. C'était un Christ aux mains ouvertes, le visage tourné légèrement de côté, les yeux baissés sur quelque chose qu'on ne voyait pas. L'enfant la prit. Elle la regarda longtemps. Elle la remit. Elle referma la malle. Elle redescendit.

Elle ne reparla pas à sa mère du visage de saint. Mais elle pensa au Christ de l'image et au garçon qui fendait le bois, et elle vit qu'ils étaient peut-être de la même famille, par quelque chose qu'elle ne savait pas dire. Elle continuait de descendre au village pour le pain, et de remonter par le sentier, et de passer devant la maison du bûcheron. Le garçon était là quelquefois, quelquefois non. Quand il y était, elle entendait la hache. Quand il n'y était pas, elle entendait seulement les oiseaux et le vent.

Le village avait son curé, et le curé avait son église, et l'église avait sa cloche qui sonnait l'angélus matin et soir, et l'enfant entendait la cloche depuis la maison de la montagne quand le vent tombait. La mère ne se signait pas. Elle ne disait pas ses prières. Mais elle écoutait la cloche, et quand la cloche sonnait elle s'arrêtait dans ce qu'elle faisait, et elle restait immobile jusqu'à ce que le dernier coup se fût éteint, et puis elle reprenait. L'enfant ne savait pas si c'était une habitude

qu'elle avait depuis longtemps ou si c'était venu avec la maison. Elle ne demandait pas.

Il y avait des choses qui appartenait à la mère et que l'enfant n'avait pas le droit de toucher. Le livre noir avec les poèmes en allemand. Une boîte ronde en carton qui tenait sur le manteau de la cheminée et dans laquelle la mère mettait des lettres qu'elle relisait certains soirs et qu'elle remettait aussitôt. Une bague avec une pierre verte qu'elle ne portait plus mais qu'elle gardait dans le tiroir de la commode. Et un châle de laine grise qu'elle posait sur ses épaules les jours où elle voulait sortir, ce qui n'arrivait presque jamais. L'enfant connaissait l'existence de ces choses comme on connaît celle des objets sacrés, sans avoir besoin qu'on lui ait dit qu'ils l'étaient.

Il y avait aussi des choses qui appartenait à l'enfant. Une poupée de chiffon que sa mère lui avait faite quand elle était plus petite et dont les yeux étaient deux boutons noirs cousus, et qu'elle ne sortait plus depuis longtemps mais qu'elle gardait dans son lit, sous le traversin. Un caillou plat ramassé près du ruisseau, qui avait la forme d'un œuf et qui tenait dans la paume de la main. Un canif que son père avait laissé dans une poche d'une veste pendue dans la malle, et qu'elle avait pris sans en parler. Et le couteau de cuisine que sa mère lui laissait pour qu'elle coupât le pain et les légumes, parce que c'était l'enfant qui faisait à manger maintenant.

Elle apprenait à faire à manger en regardant ce qui restait à faire. La mère avait fait à manger autrefois, quand elles étaient arrivées dans la maison, et elle avait montré à l'enfant comment on faisait la soupe, comment on cuisait les pommes de terre, comment on tournait la pâte d'une crêpe sur la poêle. Puis la mère avait fait à manger de moins en moins, et l'enfant avait pris la suite, sans qu'on en parlât. Maintenant l'enfant faisait à manger tous les jours, et la mère mangeait ce qu'on lui posait devant elle, ou ne mangeait pas.

Le garçon de la maison du bûcheron avait, certains jours, une tâche que son père lui confiait et qui le menait sur le sentier qui passait près de chez l'enfant. Il portait des bûches sur son dos, ou il menait un mulet chargé de fagots, ou il allait chercher quelque chose au village et il revenait par le même chemin. Il passait alors devant la cour où était le puits, et il levait la tête vers la maison, et il continuait sans s'arrêter. L'enfant le voyait depuis la fenêtre de la cuisine, ou depuis la cour, ou depuis le pré derrière la grange. Elle ne lui faisait pas signe. Il ne lui faisait pas signe. Mais ils se voyaient.

Un matin d'automne, alors qu'elle remontait du village par le sentier avec son panier, elle le rencontra qui descendait. Ils s'arrêtèrent. Le sentier était étroit et il fallait que l'un cédât le passage à l'autre, ou qu'ils se croisassent en se serrant. Le garçon ne dit rien. Il regarda l'enfant et il se rangea contre les fougères pour qu'elle pût passer. Elle passa. Au moment où elle passait devant lui, il dit quelque chose qu'elle entendit à peine, parce qu'il l'avait dit pour lui-même et non pour elle, et elle n'osa pas se retourner pour le lui faire répéter. Elle continua de monter. Le mot qu'il avait prononcé était en allemand. Elle ne sut pas si elle l'avait inventé en l'entendant ou s'il l'avait vraiment dit, et elle ne le sut jamais.

Elle pensa à cela tout l'après-midi. Sa mère parlait l'allemand, ou plutôt elle l'avait parlé, et elle lisait l'allemand dans son livre noir, et quelquefois elle prononçait des mots en allemand quand elle parlait au mort. L'enfant comprenait l'allemand sans l'avoir appris. Elle le comprenait comme on comprend une chose qu'on a toujours sue, sans pouvoir dire à quel moment on a commencé à la savoir. Elle ne le parlait pas, ou rarement, et seulement avec elle-même, quand elle se croyait seule, et encore à voix très basse. Que le garçon eût parlé l'allemand, si vraiment il l'avait fait, voulait dire quelque chose qu'elle ne savait pas formuler, et qui lui resta

dans la tête comme reste une pierre dans le fond d'une chaussure.

La famille du bûcheron, on disait au village qu'elle était venue de l'est pendant la guerre, et qu'elle s'était installée dans la maison qui était libre parce que son ancien occupant n'était pas revenu. On disait aussi des choses sur la mère, qui ne sortait pas, et sur le père, qui ne parlait à personne, et sur le fils, qu'on voyait fendre le bois. On disait ces choses à voix basse devant l'auberge, et plus haut quand les femmes étaient à la fontaine. L'enfant entendait sans écouter. Elle prenait les phrases comme on prend des feuilles tombées, sans choisir, et elle les rangeait quelque part dans elle, et elle ne savait pas encore qu'elle les rangeait.

Il y eut une fois où elle le vit de plus près. C'était au début de l'hiver. Elle était descendue au village pour le pain, et la boulangère n'avait pas de pain ce jour-là, parce que le four n'avait pas chauffé, et elle dut attendre. Elle s'assit sur le banc devant l'épicerie. Le garçon arriva. Il portait un sac sur l'épaule. Il entra dans l'épicerie, il ressortit, il vit l'enfant sur le banc, et au lieu de continuer son chemin il s'arrêta. Il posa son sac. Il ne s'assit pas à côté d'elle, mais il resta debout à quelques pas, comme s'il attendait quelque chose, et il regardait la rue.

Il dit, sans tourner la tête vers elle, qu'il faisait froid pour la saison. Il le dit en français. Elle ne répondit pas. Il dit encore, après un silence, que la boulangère cuisait souvent en retard parce qu'elle vieillissait. Elle ne répondit pas non plus. Il ne parut pas attendre de réponse. Il remit son sac sur l'épaule. Il fit un pas, puis il s'arrêta encore. Il dit alors, plus bas que le reste, qu'il l'avait vue passer souvent sur le sentier et qu'il pensait qu'elle ne disait jamais rien à personne. Elle leva les yeux. Il la regardait maintenant. Il avait des yeux clairs comme les images qu'elle avait vues, et un visage qui n'était pas tout à fait celui d'un enfant et pas encore celui d'un

homme. Elle ne dit rien. Il sourit, ou ce qui ressemblait à un sourire chez quelqu'un qui ne souriait pas souvent, et il s'en alla.

Elle resta sur le banc jusqu'à ce que la boulangère eût son pain. Elle remonta par le sentier avec le panier. Elle passa devant la maison du bûcheron, et le garçon n'y était pas, parce qu'il était au village ou ailleurs, et la cour était vide. Elle continua sa montée. Elle ne sut pas comment elle se tenait pendant qu'elle montait, parce que ses jambes la portaient sans qu'elle eût besoin d'y penser, mais quelque chose dans sa poitrine était plus serré qu'à l'ordinaire, et elle ne savait pas pourquoi, ou elle le savait sans vouloir le formuler.

Elle ne raconta rien à sa mère. Sa mère n'aurait pas écouté, et même si elle avait écouté, l'enfant n'aurait pas su quoi dire. Il s'était passé une chose qui n'avait peut-être pas été une chose. Il avait dit trois phrases, dont une qu'il avait dite plus bas que les autres, et il était parti. Cela ne faisait pas un événement. Mais l'enfant gardait les phrases en elle comme on garde un caillou dans la poche, et elle les sortait certains soirs, dans sa tête, pour les regarder, et puis elle les remettait.

L'hiver de cette année-là fut long. La neige tomba avant la Saint-Martin et ne fondit pas avant le carême. La mère toussa beaucoup. Elle restait du poêle enveloppée dans deux couvertures, et elle ne lisait presque plus son livre noir. L'enfant lui faisait des tisanes avec ce qu'elle trouvait, des feuilles séchées qu'elles avaient ramassées à l'automne, du miel quand il en restait, de l'eau bouillie. La mère buvait peu. Elle dormait beaucoup. Quelquefois, dans son sommeil, elle disait des choses en allemand que l'enfant comprenait, et qui n'avaient pas de sens en dehors d'elle, et qui en avaient peut-être pour elle dans son rêve.

L'enfant descendait au village moins souvent à cause de la neige. Quand elle descendait, elle passait devant la maison du bûcheron qui était fermée plus tôt qu'à la belle saison, et elle

voyait la fumée monter de la cheminée et elle imaginait le garçon à l'intérieur, près du feu peut-être, fendant des bûches plus petites pour la nuit. Elle ne le voyait plus dans la cour. Elle ne le rencontrait plus sur le sentier. Mais une fois, en redescendant elle aperçut quelqu'un à la fenêtre du haut de leur maison, et elle pensa que c'était lui, sans en être sûre. La silhouette ne bougea pas pendant qu'elle passait.

Au cœur de l'hiver, à un moment où la neige était si haute que le sentier n'était plus un sentier mais une trace que l'enfant rouvrait chaque jour, elle eut une fièvre qui la garda au lit pendant trois jours. La mère ne s'en aperçut pas tout de suite. Quand elle s'en aperçut, elle vint dans la chambre de l'enfant et elle s'assit au bord du lit et elle posa sa main sur le front de l'enfant, et elle ne dit rien, et elle resta là un long moment. Puis elle redescendit. L'enfant l'entendit faire quelque chose dans la cuisine. La mère remonta avec un bol de soupe qu'elle avait fait elle-même, ce qui n'était plus arrivé depuis des années. Elle posa le bol sur la table de chevet. Elle dit : il faut manger. L'enfant mangea. La mère redescendit.

Quand l'enfant fut guérie, la mère redevint comme avant, ou presque. Mais l'enfant se souvint longtemps de la main sur le front et de la soupe, et de la phrase il faut manger qui était la première chose que sa mère lui eût dite directement, sans la confondre avec un mort, depuis très longtemps. Elle se dit que sa mère l'aimait peut-être, à sa manière, qui n'était pas la manière des mères qu'elle voyait au village mais qui était une manière, et c'était quelque chose.

Le printemps revint. La neige fondit. La cour redevint de la boue. L'enfant ressortit dans le pré derrière la grange et elle vit que les premières herbes avaient poussé. Elle en cueillit. Elle prépara une soupe avec les premières orties et un peu de lard qu'elle avait gardé. La mère mangea un peu plus que d'habitude. Elle parla un peu plus que d'habitude. Elle dit même, en posant son cuiller, que la soupe était bonne. Elle

dit cela sans regarder l'enfant, en regardant la fenêtre, mais elle l'avait dit, et l'enfant l'entendit.

Le garçon de la maison du bûcheron reparut dans la cour avec sa hache. L'enfant l'entendit avant de le voir. Le bruit de la hache reprit comme s'il n'y avait pas eu d'hiver, et l'enfant se rendit compte qu'elle avait attendu ce bruit pendant tous les mois où il s'était tu. Elle passa devant la maison ce jour-là en redescendant du puits — elle n'allait pas au village, c'était un faux prétexte que sa mémoire lui fournit après —, et il était dans la cour. Il leva la tête. Il ne sourit pas, parce qu'il ne souriait pas, mais quelque chose dans son visage changea pendant qu'il la regardait. Elle ne s'arrêta pas. Elle remonta chez elle. Elle posa le seau qu'elle n'avait pas eu besoin de descendre. Elle entra dans la maison.

Sa mère la regarda sans la voir, comme cela lui arrivait souvent. L'enfant alla dans la cuisine. Elle s'occupa du feu. Elle pensa au garçon. Elle pensa qu'il avait grandi pendant l'hiver, parce qu'elle avait vu cela sur lui en passant — il était plus grand qu'à l'automne, ou bien c'était elle qui voyait autrement —, et elle pensa qu'elle avait grandi aussi. Elle avait onze ans maintenant, ou douze, sa mère ne célébrait pas ces choses et l'enfant n'avait jamais eu d'anniversaire qu'elle pût se rappeler. Elle ne savait pas exactement quel âge elle avait. Elle savait qu'elle n'était plus la même qu'à l'automne, et que le garçon non plus.

Elle ne savait pas encore que cette année-là serait la dernière qu'elle passerait dans la maison de la montagne. Elle ne savait pas que sa mère ne verrait pas l'hiver suivant. Elle ne savait pas que le garçon disparaîtrait avant qu'elle eût eu le temps de comprendre ce qu'il était pour elle. Personne ne savait ces choses. Mais elles se faisaient. Le temps les faisait, à sa manière, comme il fait pousser les herbes au printemps et tomber les feuilles à l'automne, sans qu'on lui demande son avis, sans qu'on puisse l'arrêter.

Au village, ce printemps-là, on tint la fête de mai. C'était une fête courte, qu'on faisait depuis toujours, et qui consistait à dresser un mât au milieu de la place, à y attacher des rubans de couleur, et à danser autour pendant un après-midi. Le maire prononçait quelques mots avant la danse. Le curé bénissait le mât. On servait du vin que les hommes du village avaient apporté. Les femmes apportaient des tartes. Les enfants couraient. Et puis le soir tombait, et on rangeait le mât pour l'année suivante, et la place redevenait ce qu'elle était.

L'enfant ne savait pas si elle irait. Sa mère ne lui en parla pas. Mais il faisait beau ce jour-là, et l'enfant descendit au village pour voir, comme on va voir une chose qui se passe sans qu'on ait à y prendre part. Elle se tint à l'écart de la place, sous le mur d'une maison, et elle regarda. Le mât était haut. Les rubans étaient rouges et bleus et jaunes. Les hommes parlaient fort. Les femmes riaient. Les enfants tournaient autour du mât en se tenant par la main.

Elle vit le garçon de la maison du bûcheron. Il était debout près du muret de la place, à l'écart aussi, et il regardait comme elle. Il portait une chemise blanche ce jour-là, qui n'était pas la chemise rouge des autres jours, et il avait peigné ses cheveux, ce qui se voyait à ce que la raie était plus marquée qu'à l'ordinaire. Il vit l'enfant. Il ne vint pas vers elle. Mais il se déplaça d'un pas, sans en avoir l'air, de façon à être plus près d'elle qu'il ne l'était auparavant, et il continua de regarder la danse.

Ils restèrent ainsi un certain temps, à quelques mètres l'un de l'autre, sans rien dire et sans se regarder. L'enfant entendait la respiration du garçon, ou elle croyait l'entendre, ou elle s'imaginait l'entendre, parce que le bruit de la danse couvrait tout et qu'elle n'aurait rien dû entendre. Elle ne dit rien. Il ne dit rien non plus. À un moment, il fit un geste de la main qu'elle ne vit pas tout de suite, parce qu'elle regardait les danseurs, mais qu'elle reconstitua après dans sa mémoire —

il avait avancé sa main vers la sienne, qui pendait le long de son corps, et il l'avait effleurée du dos de ses doigts, à peine, comme on touche par mégarde quelque chose qu'on a peur de prendre. Puis il avait retiré sa main et il avait regardé ailleurs. L'enfant ne réagit pas. Elle resta debout. Elle continua de regarder la danse. Mais sa main, qu'il avait effleurée, lui parut différente du reste de son corps pendant le reste de l'après-midi. Elle ne sut pas comment la mettre. Elle finit par la fourrer dans la poche de sa robe, où elle ne sentait plus rien, et elle se sentit un peu mieux. Le garçon resta encore un moment, puis il s'en alla sans qu'elle s'en aperçût, et quand elle tourna la tête il n'était plus là.

Elle remonta par le sentier à la fin du jour. La cour de la maison du bûcheron était vide. La fenêtre du haut, celle où elle avait cru voir une silhouette en hiver, était ouverte ce soir-là, mais il n'y avait personne. Elle continua sa montée. La maison de sa mère était devant elle, dans la lumière qui baissait. La fumée sortait de la cheminée. Sa mère avait fait du feu, ce qui ne lui arrivait plus guère.

Quand elle entra, sa mère était assise dans le fauteuil près du poêle, et elle avait le livre noir ouvert sur les genoux. Mais elle ne lisait pas. Elle regardait l'enfant entrer comme si elle l'attendait. Elle dit : tu y as été. L'enfant fit oui de la tête. Sa mère dit encore : c'est bien. Et elle ne dit plus rien ce soir-là. L'été qui suivit fut chaud. Les sapins, qui ne perdent pas leurs aiguilles à cette saison, sentaient la résine si fort qu'on avait l'impression d'en avoir le goût dans la bouche en respirant. Les insectes étaient nombreux. Les abeilles bourdonnaient sur les fleurs du pré. Les guêpes venaient autour des assiettes quand l'enfant mangeait dehors. Les fourmis avaient fait leur fourmilière près de la grange et l'enfant les regardait travailler pendant des heures.

Elle voyait le garçon plus souvent. Il y avait moins à faire pour son père l'été, parce qu'on coupait peu de bois pendant

la saison des grosses chaleurs, et il avait des moments libres qu'il employait à des choses qui ne lui étaient pas demandées. Il descendait quelquefois jusqu'au ruisseau qui passait au-dessous de la maison de l'enfant, et il y restait, assis sur les pierres, à regarder l'eau, ou à mouiller ses pieds, ou à pêcher avec une ligne de fortune des truites qu'il ne prenait jamais. L'enfant, quand elle allait au ruisseau pour le cresson ou pour laver le linge, le voyait. Elle ne l'évitait pas. Il ne s'approchait pas non plus. Mais ils étaient au même ruisseau, et l'eau coulait entre eux, et ils savaient qu'ils étaient là tous les deux, et chacun travaillait à son ouvrage en sachant que l'autre travaillait au sien. Quelquefois il levait la tête. Quelquefois elle aussi. Ils ne se faisaient pas signe. Mais ils se regardaient, brièvement, et l'eau continuait de couler, et ils repartaient chacun de leur côté quand ils avaient fini ce qu'ils avaient à faire.

Une fois, c'était un après-midi de juillet, il s'était assis plus en aval, à un endroit où l'eau formait une petite cuvette entre des pierres, et il avait enlevé ses chaussures pour mettre les pieds dedans. Il avait enlevé aussi son béret pour s'éponger le front, parce qu'il faisait chaud. Ses cheveux étaient mouillés de sueur et tirés en arrière. Il était tourné de profil, vers l'eau, sans la voir elle, qui était plus haut sur la rive opposée. Et elle vit, à cet instant, à sa tempe gauche qu'on ne voyait jamais quand il portait son béret, un grain de beauté brun. Pas plus grand qu'une tête d'épingle. Elle le regarda. Elle ne dit rien. Elle se promit de ne pas l'oublier. Elle ne l'oublia pas.

Une fois qu'elle lavait des draps dans le ruisseau, il vint plus près. Il s'agenouilla sur l'autre rive, à trois mètres d'elle, et il regarda l'eau. Il ne la regarda pas. Il dit, sans tourner la tête : ta mère, on dit qu'elle est malade. L'enfant ne répondit pas. Elle continua de battre le drap sur la pierre. Il dit encore : si tu as besoin de quelqu'un pour porter quelque chose, ou pour aller chercher quelque chose au village, je peux. L'enfant

essora le drap. Elle le tordit. Elle le mit dans le panier. Elle ne dit rien.

Il resta encore un peu. Puis il se releva. Il dit, au moment de partir : tu vas au village demain. Ce n'était pas une question, parce que tout le monde au village savait qu'elle descendait au village quand elle avait besoin du pain, et que ce serait demain ou un autre jour très proche. C'était une chose qu'il disait pour ne pas partir tout de suite. Elle ne répondit pas. Il s'en alla par la rive.

Elle remonta avec le panier de linge. Elle l'étendit sur la corde dans la cour. Elle pensa à ce qu'il avait dit. Elle pensa que c'était la première fois que quelqu'un, depuis longtemps, lui proposait d'aider, et elle pensa que cela voulait dire quelque chose, et elle ne savait pas exactement quoi. Elle savait qu'au village on parlait de sa mère. Elle ne savait pas qu'on disait qu'elle était malade. Elle vit que c'était sans doute vrai, parce que les gens du village savaient ces choses avant ceux qu'elles concernaient, comme on sait depuis dehors qu'il pleut sur une maison où ceux qui vivent dedans n'ont pas encore entendu la pluie.

Sa mère toussa de plus en plus à mesure que l'été avançait. Cela faisait un bruit sec dans sa poitrine quand elle respirait, et la nuit l'enfant l'entendait depuis sa chambre. Elle maigrit aussi. Ses joues se creusèrent. Ses mains, qu'elle avait eues fines, devinrent transparentes, avec des veines qu'on voyait sous la peau. Elle mangeait moins encore qu'auparavant, ce que l'enfant n'aurait pas cru possible. Elle dormait beaucoup. Elle dormait dans la journée maintenant, dans son fauteuil, le livre tombé sur ses genoux, et elle se réveillait en sursaut quand le poêle craquait, et elle disait des choses qui n'avaient pas de rapport avec la pièce où elle était.

L'enfant ne dit rien à personne. Elle continua de descendre au village pour le pain. Elle continua de faire à manger, même si sa mère mangeait à peine. Elle continua de tirer l'eau, de

couper le bois, de balayer la cour, de faire ce qui se faisait dans la maison sans que personne ne lui dît qu'il fallait le faire. Elle ne pensait pas à ce qui se passerait quand sa mère ne pourrait plus se lever du fauteuil. Elle savait que ce moment viendrait, mais elle le tenait à distance, comme on tient à distance les pensées qui ne servent à rien tant qu'elles ne sont pas devenues nécessaires.

Le garçon vint plus près. Sans rien dire de plus, sans rien demander, il prit l'habitude de passer par la cour de l'enfant quand il descendait au village pour son père. Il ne s'arrêtait pas. Il faisait un détour de quelques mètres, qui n'était pas un détour pour quelqu'un d'autre que pour qui le faisait pour une raison. Il passait près du puits. Il levait la tête vers les fenêtres de la maison. Il continuait. L'enfant, depuis l'intérieur, le voyait passer. Elle ne sortait pas à sa rencontre. Mais elle savait qu'il passait, et elle savait pourquoi, et il savait qu'elle le savait.

Une fois, en passant, il déposa quelque chose sur la margelle du puits. L'enfant le vit faire depuis la fenêtre de la cuisine. Elle attendit qu'il fût parti, qu'il eût atteint la lisière de la forêt et qu'il eût disparu derrière les sapins. Elle sortit alors. Elle s'approcha du puits. Sur la margelle, il avait posé un morceau de bois sculpté, ou plutôt un morceau de bois qu'il avait travaillé au couteau pour en faire quelque chose. Elle le prit. C'était une petite forme qui ressemblait à un oiseau, un oiseau au corps lisse et aux ailes seulement esquissées, comme s'il avait commencé sans finir, ou comme s'il avait voulu laisser à celui qui le verrait le soin d'achever.

Elle l'emporta dans la maison. Elle le mit dans sa chambre, sous le traversin, à côté de la poupée de chiffon qu'elle ne sortait plus. Elle ne le montra pas à sa mère. Elle ne fit rien d'autre. Mais elle le tenait quelquefois dans sa main quand elle était seule, et elle sentait le bois sous ses doigts, et elle pensait au garçon qui l'avait fait, et elle sentait dans sa

poitrine cette chose qu'elle avait senti le jour de la fête de mai et qu'elle n'avait pas su nommer.

L'automne vint. Les feuilles tombèrent. La mère ne sortait plus du fauteuil. L'enfant l'aidait à se coucher le soir, à se lever le matin, à faire les choses du corps que la mère ne pouvait plus faire seule. Elles ne parlaient presque pas. Quand la mère parlait, c'était pour dire des choses dont l'enfant n'était pas sûre qu'elles fussent destinées à elle. Tantôt elle appelait le mort par son prénom, qui était Pierre, et qui était le prénom de son mari, et tantôt elle appelait des gens dont l'enfant n'avait jamais entendu parler. Elle disait des phrases en allemand. Elle disait quelquefois le prénom de l'enfant, mais l'enfant n'était pas sûre que ce fût pour elle, et elle ne répondait pas.

Le médecin vint une fois. Quelqu'un avait dû le prévenir au village, parce que l'enfant ne l'avait pas demandé. C'était un homme âgé, qui montait par le sentier en s'aidant d'une canne. Il entra dans la maison sans qu'on lui ouvrît, parce que la porte n'était plus jamais fermée à clef. Il regarda la mère. Il l'écouta respirer. Il toucha son front. Il prit sa main. Il dit à l'enfant qu'il fallait lui faire boire des tisanes avec ce qu'il lui laisserait, et qu'il fallait qu'elle dormît beaucoup, et que le froid lui serait mauvais. Il laissa un sachet de feuilles séchées qu'il sortit de son sac. Il regarda l'enfant longtemps avant de partir, et il dit, en posant sa main sur sa tête : tu es seule ici. Ce n'était pas une question. Elle ne répondit pas.

Il redescendit par le sentier. L'enfant le regarda partir depuis le seuil. Quand il eut disparu, elle rentra. Elle prépara la tisane. Elle la donna à sa mère, qui en but un peu. La mère dit : il est bon, le médecin. Puis elle dit : il faudra t'occuper de toi. L'enfant ne sut pas quoi répondre à cela. Sa mère ne semblait pas attendre de réponse. Elle ferma les yeux et elle dormit.

Le garçon passa ce jour-là dans la cour. Il vit l'enfant à la fenêtre. Il leva la main vers elle, ce qu'il n'avait jamais fait. Elle leva la main aussi, à peine. Il continua son chemin. Elle resta à la fenêtre longtemps après qu'il eut disparu.

Il y eut un jour, à la fin de l'automne, où l'enfant descendit au village et où l'on parlait sur la place d'une chose qui s'était passée du côté de la frontière. Les hommes étaient devant l'auberge et ils discutaient avec animation. Le maire était venu de la mairie pour les rejoindre. L'enfant ne s'arrêta pas pour écouter, mais elle ralentit en passant, et elle entendit des bouts de phrases qui parlaient de troupes, de routes coupées, d'hommes qu'on rappelait. Elle ne comprit pas tout ce qui se disait. Elle prit son pain et elle remonta.

Sur le sentier, elle rencontra le garçon qui descendait. Il s'arrêta. Il dit : tu sais ce qu'on dit en bas. Elle fit non de la tête. Il dit : il y a des choses qui se préparent du côté de la frontière. On va peut-être avoir besoin de monde. Il dit cela en regardant le sol, et l'enfant comprit qu'il ne lui parlait pas seulement à elle, mais qu'il se parlait à lui-même en passant par elle. Elle le regarda. Il était plus grand qu'au printemps. Il avait quatorze ans peut-être, ou quinze, on ne savait pas avec certitude. Son visage avait perdu ce qu'il avait de doux dans l'enfance. Mais il ressemblait toujours, par quelque chose, au Christ de l'image.

Il dit encore : ta mère est très malade. Elle fit oui de la tête cette fois. Il dit : si elle meurt, qu'est-ce que tu feras. Elle ne répondit pas, parce qu'elle ne savait pas. Il dit alors, après un silence : tu pourrais venir chez nous. Ma mère ne dit pas non. Mon père non plus. Elle le regarda. Elle ne savait pas s'il était sérieux, ou s'il disait cela parce qu'il était pris dans la conversation et qu'il ne savait pas comment en sortir. Elle ne dit rien. Il dit : pense à cela. Et il continua sa descente.

Elle remonta. Elle pensa à ce qu'il avait dit. Elle pensa que ce qu'il avait dit n'était pas une chose qu'on dit comme cela, et

qu'il avait dû y penser longtemps avant de le lui proposer, et que sa mère et son père lui avaient donné l'autorisation de le proposer, et que cela voulait dire qu'on parlait d'elle dans la maison du bûcheron, et qu'on s'inquiétait pour elle, et qu'on était prêt à la prendre. Elle ne savait pas si elle voulait être prise. Elle ne savait pas non plus si elle ne voulait pas. Elle savait que sa mère mourrait, parce que c'était écrit dans le visage de sa mère depuis quelques semaines, et que tout le monde pouvait le lire.

Elle ne parla pas de cela à sa mère. Elle ne reparla pas du garçon. Elle continua de faire les choses de la maison, et elle attendit ce qui devait venir.

Sa mère mourut un matin de la mi-novembre. C'était un matin clair, après une nuit où il avait gelé. La cour était blanche. Le sentier brillait. L'enfant se leva comme tous les matins. Elle descendit. Elle alluma le poêle. Elle mit l'eau à chauffer. Elle prépara un peu de bouillon pour sa mère. Elle monta à la chambre où sa mère avait fini par dormir, parce qu'elle ne pouvait plus monter et descendre l'escalier. Elle vit que sa mère avait les yeux ouverts. Elle s'approcha. Elle vit que sa mère ne respirait plus.

Elle resta debout au bord du lit pendant un long moment. Elle n'avait pas peur. Elle ne pleurait pas. Elle regardait sa mère, qui était là sans plus être là, et elle essayait de comprendre ce qui avait changé entre la veille et ce matin, parce qu'elle savait que quelque chose avait changé même si rien ne paraissait avoir changé. Sa mère avait toujours son visage. Elle avait toujours ses cheveux gris attachés en arrière. Elle avait toujours ses mains posées sur la couverture. Mais elle n'était plus dedans, et l'enfant le voyait, sans pouvoir dire à quoi elle le voyait.

Elle ne ferma pas les yeux de sa mère. Elle ne savait pas qu'on faisait cela. Elle redescendit dans la cuisine. Elle resta assise à la table, devant le bouillon qui refroidissait, pendant un

temps qu'elle ne mesura pas. Le poêle brûlait. La maison était silencieuse. Le froid entra par la porte qu'elle n'avait pas refermée, et elle ne se leva pas pour la fermer.

À un moment, elle se leva. Elle prit un seau. Elle alla au puits. Elle tira de l'eau. Elle remonta à la chambre. Elle lava sa mère, comme sa mère l'avait lavée elle quand elle était petite, et comme sa mère ne l'avait plus lavée depuis des années. Elle changea sa chemise. Elle peigna ses cheveux. Elle remit la couverture sur elle. Puis elle ferma les yeux de sa mère, parce qu'elle se rappela tout à coup qu'on faisait cela, et que sa mère le lui avait dit une fois en parlant d'un autre mort dont elle ne se rappelait plus le nom.

Elle redescendit. Elle s'assit dans la cuisine. Elle attendit. Elle ne savait pas ce qu'elle attendait. Mais elle attendait.

Le garçon vint vers le milieu de la journée. Il avait dû voir la fumée qui ne sortait plus de la cheminée comme à l'ordinaire, où il avait dû sentir quelque chose de loin, parce qu'il vint sans qu'on l'eût appelé. Il entra dans la cour. Il s'arrêta devant la porte de la maison qui était restée ouverte. Il appela : tu es là. L'enfant répondit qu'elle était là. Il entra. Il vit l'enfant assise à la table, dans le froid de la cuisine, devant le bouillon qui n'avait pas été bu. Il comprit. Il ne demanda rien.

Il monta. Il resta là-haut peu de temps. Il redescendit. Il dit : il faut prévenir le village. Elle dit oui. Il dit : je vais y aller. Tu veux venir avec moi. Elle dit non. Il dit : je reviens vite. Il s'en alla en courant par le sentier. Elle resta seule avec sa mère qui était morte au-dessus.

Il ne revint pas seul. Il revint avec le maire, et le curé, et deux femmes du village qui étaient celles qui s'occupaient des morts depuis toujours. Elles montèrent à la chambre. Elles firent ce qu'il fallait faire. Le curé bénit la mère. Le maire posa quelques questions à l'enfant, qui répondit ce qu'elle pouvait. Le maire demanda où était la famille. L'enfant dit qu'elle ne savait pas. Le maire demanda si elle avait des

oncles, des tantes, quelqu'un. L'enfant dit qu'elle ne savait pas. Le maire la regarda et il dit, en se tournant vers le curé : il faudra trouver une solution.

Le garçon était resté en bas dans la cuisine. Il avait rallumé le feu dans le poêle, qui s'était éteint, et il avait mis de l'eau à chauffer. Quand le maire et le curé redescendirent, il avait fait du thé qu'il versa dans des tasses pour tout le monde. Personne ne dit rien sur le fait qu'un garçon de quatorze ans eût fait du thé dans la cuisine d'une morte. Tout le monde but. Le maire dit à l'enfant qu'il reviendrait le lendemain. Le curé dit qu'on enterrerait sa mère le surlendemain, parce qu'il fallait creuser et qu'il faisait froid. Les deux femmes redescendirent au village, parce qu'il fallait préparer ce qu'on prépare pour les morts. Le maire et le curé descendirent avec elles. Le garçon resta.

Il dit : je vais rester un peu. Tu n'as pas à être seule. Elle dit : je veux être seule. Il dit : alors je vais en bas, et si tu as besoin tu m'appelles. Il sortit. Il s'assit sur la margelle du puits. Il resta là pendant des heures. La nuit tomba. L'enfant le vit par la fenêtre, dans la lune, immobile sur la pierre, et elle ne sortit pas le chercher, et il ne rentra pas, et à un moment, très tard, il se leva et il rentra chez lui. Elle l'entendit partir. Elle alla se coucher. Elle dormit, à sa surprise, et elle dormit longtemps. Le lendemain, des gens du village montèrent. Les deux femmes revinrent avec ce qu'il fallait. Elles s'occupèrent de la mère. Elles lavèrent la maison, parce qu'on lavait les maisons des morts dans le village, et elles ne demandèrent pas à l'enfant ce qu'elle voulait. Elles firent ce qu'il fallait faire. Le maire revint dans l'après-midi. Il s'assit avec l'enfant dans la cuisine. Il posa des questions plus précises que la veille, sur l'argent qu'il restait, sur les papiers qu'il y avait dans la maison, sur ce que l'enfant voulait faire. L'enfant répondit ce qu'elle savait, ce qui n'était pas grand-chose.

Le maire dit qu'il avait pensé à la chose. Qu'il y avait au village une femme veuve qui pourrait prendre l'enfant chez elle pour quelque temps, jusqu'à ce qu'on trouvât mieux. Que la commune aiderait. Que l'enfant était trop jeune pour rester seule dans cette maison. Il dit cela avec un ton qui n'admettait pas vraiment de réponse, comme on dit à un enfant ce qu'il faut faire. L'enfant écouta. Elle ne dit rien.

Quand le maire fut parti, elle monta à la chambre où sa mère reposait, qu'on avait habillée et coiffée, et qu'on avait mise sur la couverture avec un crucifix dans les mains. L'enfant resta debout au pied du lit. Elle regarda sa mère. Elle pensa à ce que le maire avait dit. Elle pensa à la femme veuve du village dont elle ne connaissait pas le nom. Elle pensa à la maison qu'il faudrait quitter. Elle pensa à toutes les choses qu'il y avait dans cette maison, qui étaient à elle même si elles n'étaient pas à elle, parce qu'elle avait grandi avec, et qui ne seraient plus à elle si elle s'en allait.

Elle pensa au garçon. Elle pensa qu'il lui avait proposé de venir chez lui, mais que son père et sa mère n'avaient peut-être pas vraiment dit oui, ou qu'ils l'avaient dit sans savoir si c'était possible, et que maintenant que la chose se posait pour de vrai, ils diraient peut-être non. Elle pensa que de toute façon, dans la maison du bûcheron, elle serait à côté de lui tous les jours, et qu'elle ne savait pas si elle pouvait supporter cela. Elle pensa aussi qu'elle ne savait pas si elle pouvait supporter de ne plus le voir. Elle pensa que peut-être il valait mieux ne plus le voir, parce que c'était plus simple. Elle pensa beaucoup de choses qui se contredisaient les unes les autres. On enterra sa mère le surlendemain matin, dans le cimetière du village, à côté d'une tombe qui n'avait pas de nom et qui était celle d'un mort de la guerre dont on avait perdu le souvenir, parce que c'était la place qu'il restait. Le curé dit les mots qu'il fallait dire. Les femmes du village pleurèrent un peu, comme on pleure les femmes qu'on n'a pas connues. Le

mairie prononça quelques mots. L'enfant se tint au bord du trou. Elle ne pleura pas. Elle regarda descendre le cercueil. Elle jeta de la terre dessus, parce qu'on lui avait dit de le faire. Elle ne dit rien.

Le garçon était là, derrière, avec ses parents. Sa mère et son père, qu'elle voyait pour la première fois de près, étaient des gens fatigués, le visage usé, les mains larges. Sa mère regardait l'enfant avec ce regard qu'ont les femmes pour les enfants des autres femmes mortes. Son père regardait le sol. Le garçon ne regardait que l'enfant. Il ne pleurerait pas non plus, mais quelque chose dans son visage disait qu'il aurait pu pleurer, et qu'il s'en empêchait.

Quand l'enterrement fut fini, on remonta lentement à la sortie du cimetière. Les gens se dispersèrent. La mère du garçon s'approcha de l'enfant. Elle dit, dans un français qui n'était pas tout à fait le français du village mais qui n'était pas non plus une autre langue : si tu veux venir chez nous, tu peux. Elle parla en se penchant un peu, comme on parle aux enfants. Elle ajouta : le temps que tout se règle. L'enfant la regarda. Elle ne sut pas quoi dire. Le maire, qui n'était pas loin, entendit. Il s'approcha. Il dit qu'il avait déjà pris ses dispositions, que la veuve Boulanger attendait l'enfant chez elle, et qu'il valait mieux pour tout le monde que les choses se passent ainsi. La mère du garçon ne répondit pas. Elle hocha la tête. Elle recula d'un pas. Le père du garçon n'avait rien dit. Le garçon avait écouté sans bouger.

L'enfant suivit le maire au village. Elle portait un baluchon que les femmes du village lui avaient préparé, où il y avait quelques vêtements à elle et la poupée de chiffon et le caillou plat et le canif et le morceau de bois sculpté en oiseau qu'elle avait pris dans sa chambre avant de descendre. Elle n'avait pas pris autre chose. Le reste, on disait qu'on s'en occuperait, qu'on ferait l'inventaire, qu'on verrait. Elle ne se retourna pas pour regarder la maison une dernière fois en partant. Elle

savait qu'elle ne reviendrait peut-être pas, et elle ne voulait pas voir cela.

La veuve Boulanger habitait une maison étroite dans la rue qui montait vers l'église. Elle avait soixante-dix ans peut-être. Elle vivait seule depuis longtemps. Elle avait un chat. Elle reçut l'enfant avec une bienveillance qui n'était pas tendre, mais qui n'était pas non plus dure. Elle lui montra une chambre qui avait été celle de son fils mort à la guerre précédente, avant celle qui venait de finir, et qui était restée comme il l'avait laissée, avec un petit lit, une chaise, une table, et une fenêtre qui donnait sur la rue. Elle dit : tu peux poser tes affaires. Elle dit aussi : tu mangeras avec moi en bas. Elle redescendit.

L'enfant posa son baluchon sur le lit. Elle ouvrit la fenêtre. La rue était en bas. Elle vit passer des gens qu'elle reconnaissait et d'autres qu'elle ne reconnaissait pas. Elle ferma la fenêtre. Elle s'assit sur le lit. Elle resta là un long moment, sans bouger, sans pleurer, sans penser à rien de précis. La maison de la veuve sentait une odeur qu'elle ne connaissait pas, qui était une odeur de vieille maison habitée par une vieille femme et un chat, une odeur de cire et de soupe et de quelque chose de plus ancien. Elle s'habituerait à cette odeur ou elle ne s'habituerait pas. Elle ne savait pas encore. Elle descendit pour le repas du soir quand la veuve l'appela. Elle mangea une soupe, du pain, un peu de fromage. La veuve mangeait en silence. Elle ne posa pas de questions à l'enfant. Elle ne lui demanda pas comment elle se sentait. Elle lui dit seulement, à la fin du repas : il faudra que tu ailles à l'école maintenant. L'enfant fit oui de la tête, parce qu'elle ne savait pas faire autre chose. Elle n'était jamais allée à l'école. Sa mère lui avait appris à lire, sommairement, dans le livre noir et dans le livre de l'église. Elle savait écrire son prénom, à peu près. Elle savait compter jusqu'à cent. C'était à peu près tout.

La veuve dit encore : tu commenceras lundi. La maîtresse est une bonne femme, elle ne te mangera pas. Et elle se leva pour débarrasser, et l'enfant l'aida, et la soirée s'acheva ainsi, sans plus rien dire.

L'école était au bout de la rue, dans un bâtiment de pierre qui avait été autrefois une grange et qu'on avait transformé. Il y avait deux classes, l'une pour les petits et l'autre pour les grands. La maîtresse des grands était une femme d'une quarantaine d'années qui s'appelait madame Clavier. Elle avait des cheveux qu'elle attachait sur la nuque et des lunettes qu'elle laissait glisser sur son nez quand elle écrivait au tableau. Elle reçut l'enfant le lundi avec un sourire qui n'était pas faux. Elle lui posa quelques questions pour savoir où elle en était. L'enfant répondit le moins possible. Madame Clavier comprit ce qu'il fallait comprendre. Elle dit : on verra avec le temps.

Les autres enfants regardèrent la nouvelle pendant les premiers jours. Puis ils la regardèrent moins. Puis ils s'habituaient à elle comme on s'habitue à une chose qu'on voit tous les jours et qui ne fait pas de bruit. L'enfant s'asseyait au fond. Elle écoutait. Elle apprenait vite ce qu'elle ne savait pas, parce qu'elle avait l'habitude d'apprendre seule, et qu'elle n'attendait pas qu'on lui répêât. Elle n'avait pas d'amis. Elle n'en cherchait pas. Elle parlait peu, et seulement quand on lui posait une question.

Le garçon n'allait pas à l'école. Il n'y était plus allé depuis longtemps, parce que son père avait besoin de lui pour le bois. L'enfant le voyait de loin, dans le village, ou sur le sentier qui montait, mais elle n'avait plus l'occasion de le croiser comme avant. Elle vivait au village maintenant, et il vivait sur la pente, et le sentier de leurs deux vies ne se croisait plus aussi naturellement. Elle pensait à lui quelquefois, le soir, dans la chambre du fils mort. Elle prenait le morceau de bois sculpté

qu'elle avait gardé dans son baluchon, et elle le tenait dans la main, et elle pensait.

Une fois, en sortant de l'école, elle le vit qui l'attendait au bout de la rue. Il était adossé contre un mur. Quand il la vit, il se redressa. Elle s'approcha. Il dit : ça va. Elle dit : ça va. Il dit : je passe au village pour mon père. Je rentre maintenant. Tu veux marcher un peu. Elle hésita. Elle pensa à la veuve qui l'attendait pour le repas. Elle dit : un peu. Ils sortirent du village ensemble. Ils prirent le sentier qui montait. Ils ne dirent rien pendant un moment.

Au bout de quelques minutes, il dit : ta maison, on la garde fermée. Le maire a dit qu'on la fermait jusqu'à ce que tu sois grande. Elle dit : ah. Il dit : si tu veux y aller un jour, je peux te montrer comment on rentre par la grange. Il y a une planche qui se descelle. Elle dit : peut-être. Il dit encore : tu te plais chez la veuve. Elle dit : je ne sais pas. Il dit : moi je ne pourrais pas. Elle ne dit rien. Il dit : enfin tu sais, c'est mieux que rien.

Ils continuèrent. À un moment, ils étaient arrivés au point où le sentier se sépare, où l'un va vers la maison de l'enfant et l'autre vers la maison du bûcheron. Ils s'arrêtèrent. Il dit : je dois rentrer. Elle dit : moi aussi, dans l'autre sens. Il ne fit pas un pas. Elle non plus. Ils restèrent immobiles. Il regarda le sol, puis il leva les yeux. Il dit : tu sais que je pense à toi. Elle ne sut pas quoi répondre. Il dit, plus bas : tu n'es pas obligée de répondre. Elle dit : je sais. Il dit : alors je rentre. Il fit demi-tour. Il monta vers sa maison. Elle redescendit vers le village. Quand elle arriva chez la veuve, elle eut du mal à manger sa soupe.

L'hiver vint. Il neigea. Le village se ferma sur lui-même comme tous les hivers. La veuve gardait l'enfant près du poêle le soir, et elle lui apprenait à raccommoder les bas, à recoudre les boutons, à reprendre les ourlets. Elle ne parlait pas beaucoup, mais elle parlait plus que la mère de l'enfant,